

MODES

On me dirait qu'il y a plus d'étrangers que de Français à Paris en ce moment que volontiers je le croirais. Si l'on s'arrête devant un étalage quelconque, à droite comme à gauche on n'entend parler qu'espagnol, allemand, anglais et italien : de français presque point.

Les voyageuses n'apportent pas toujours sur nos promenades et nos boulevards une note élégante.

Ces manteaux, ces chapeaux, d'un aspect uniforme et souvent laids, font triste mine dans cette ville en fête qui s'est parée pour les recevoir.

La Parisienne saurait, en pareille situation, être élégante et simple, et son costume, de fin lainage et de la meilleure façon, charmerait la vue, sans attirer le regard par son manque ou son trop d'élégance.

Le costume *tailleur* nous paraît être le costume par excellence du moment. Fait en alpaga, ou en mohair, ou bien encore en lainage à mille



Costume en éamine vert cellet et faille française.
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.

carreaux ou lignes fondus, il est pratique et suffisamment élégant s'il a bonne façon. Pour le compléter, la veste, la jaquette ou la grande redingote en drap léger uni ou de fantaisie.

Si vous le voulez bien, mesdames, nous ne parlerons aujourd'hui que de ce genre de toilette, laissant de côté celles de soirée, de bal, ou de réception.

Chez M^{me} Gradoz, nous avons vu quelques charmants costumes bien dans la note voulue, nous allons vous les décrire.

Un lainage souple, brun, bleu et gris mélangés, appelé *pied-de-poule*, compose un élégant et très confortable costume dit d'*Exposition*; l'année dernière il se fût appelé costume d'excursion ou de courses.

La sous-jupe en tafetas et la jupe en lainage; les lés de derrière, montés par des plis, s'arrêtent à gauche; le côté droit se boutonne dessus rien que dans le haut; cinq beaux boutons mordorés piqués de clous. A droite, quelques plis mouvementent le tablier qui fuit en biais. Le

corsage prend la forme veste, avec une très courte basque; une chemisette en surah bleu foncé changeant sur laquelle croisent des pattes appartenant à la veste, qui est bien ajustée, avec toutes sortes de roches commodas quoique mignonnes. La manche est légèrement ouverte sur un poignet froncé en surah qui se boutonne extérieurement.

Une façon nouvelle : une quantité de rangs de fronces au-dessous de la taille, soit en cintre, soit en pointe; derrière, les fronces se montent au bord du corsage qui s'arrête à la taille. Cette manière *campagnarde* ne veut qu'une très petite tournure bien arrondie, et se perdant progressivement de chaque côté pour aller rejoindre la hanche.

Un costume d'alpaca bleu turco est fort joli dans sa simplicité; il est de M^{me} Gradoz. La jupe plissée, moins le côté gauche sur lequel tombe, à plat, un panneau d'alpaca orné, verticalement, de trois rubans de moire de même ton; ces rubans se terminent par un pan taillé en corne et une bouclette qui tombe dessus; ceci sans couper le ruban. Le corsage rond, sans ceinture; les bords du devant jouent sur un plastron, agrafé à gauche et coupé de rubans qui viennent se réunir au bas de la taille sous un flot de très longues coques et de pans.

Une autre façon tout à fait gentille et que nous signalons particulièrement à nos lectrices, est mi-partie plate, mi-partie drapée.

L'étoffe, une mousseline laine double bleu marine uni et même étoffe à feuilles brochées et jetées avec grâce.

Fond de jupe en taffetas; au bas un plissé en surah garance qu'un haut plissé marine couvre presque entièrement. La draperie-tablier, à feuilles brochées,

est découpée tout autour, moins le haut, en feuilles de rosier, dépassées par une bande en surah découpée aussi; des plis relèvent légèrement et régulièrement les côtés; celui de droite rabat sur le tablier et descend en spirale; il est couvert d'étoffe brochée avec la même bande de surah garance; à gauche, panneau plissé en mousseline de laine brochée. Derrière, la jupe est couverte par les lés droits montés en fronces au bas d'un corsage très cambré, à chemisette bouffante en surah, prise entre de grands revers brochés; le tout se perd dans une patte agrafée de côté et taillée dans le corsage même. A gauche, une petite basque, disposée en poche, est garnie d'une bande bleue avec un dépassant garance, les deux découpés. Corsage en uni, la manche en broché avec le bas rejeté en revers, revers doublé de surah et ouvert extérieurement. Pour manchette, un haut plissé en surah. Col rabattu sur un col droit en surah, arrondi devant.

On porte toujours beaucoup le rouge, à tel point qu'avec nos vestes en léger drap, nous avons l'air de vouloir faire concurrence à l'habit rouge masculin. Si la veste n'est pas complètement de cette couleur, on y met les accessoires : revers, col-châle, parement, poche et aussi le plastron sur lequel jouent les bords retournés en revers droits rouges.

La jaquette et la veste se font encore en drap vieux ivoire, teinte plus accentuée que le crème, avec les accessoires en drap rouge; les plus modestes en drap bleu et les excentriques en drap orange. Pourquoi disons-nous excentriques? Est-ce parce que nous n'avons pas l'habitude de voir cette couleur, dans la rue, autrement que dans les petites voitures des marchands d'oranges ambulants?

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 181 et 183)

Costume en étamine vert ouillet et faille française. — Sous-jupe en taffetas, à gauche une quille en faille relie le tablier aux lés de derrière, lesquels sont droits, avec une spirale qui descend tout le long du bord gauche de la quille. Le tablier est pincé à la taille par trois plis qui s'ouvrent progressivement en tuyaux d'orgue avec un petit mouvement de relevé qui découvre le bas de la jupe; le côté opposé tombe droit. Corsage avec un plastron en peau de soie et les côtés en étamine, qui semblent être la continuation du tablier par la disposition des plis. Une ceinture en ruban avec deux plaques correspondant aux plis du corsage et du tablier, qu'elles semblent réunir. A la manche, un poignet en faille. Une dentelle à l'encolure. Le corsage se ferme de côté.

Costume de château et de promenade, lainage vert saule et broderie anglaise. — Sous-jupe en taffetas couverte d'une jupe plissée en lainage vert saule, garnie d'une haute bande de roues à jour, posée à plat. Corsage plissé décolleté en rond avec une guimpe froncée en

surah et une bande de roues froncée autour du décolleté et dépassée par des bouclettes à pan qui posent sur le pli. Même bande froncée autour de la taille et mêmes bouclettes. Manche demi-longue ornée de broderie et pincée en éventail, avec bouclette dessus. A gauche longues coques et pan.

Costume en bengaline écarlate foncé, brochée de fleurettes marine. — Tablier en bengaline écarlate foncé couvert de dentelle Chantilly, légèrement relevée sous les côtés rejetés en revers de la tunique, celle-ci est en bengaline et plissée de plis creux derrière; un flot de coques et de pans à gauche. Corsage en bengaline unie froncé, décolleté à la Vierge, avec une ceinture en ruban fermée par un chou, manche en bengaline brochée avec parement croisé en uni. Une pèlerine en broché, rehaussée d'une dentelle de Chantilly, se met pour les visites du jour ou pour la promenade, s'enlève pour une sauterie improvisée ou pour un dîner. Col droit montant.

Explication de la Gravure coloriée 4730

COSTUMES DE FILLETES ET DE JEUNES GARÇONS

Costume en lainage rouge foncé pour fillette de 10 ans. — Jupe garnie d'un volant froncé monté à l'envers puis retourné; au bas de ce volant, quatre cercles d'étroit ru-

ban de satin noir. Corsage à la Vierge avec des bretelles en ruban de satin noir réunies en pointe à la taille sous un nœud à pans. Nœuds sur l'épaule. Manche large



COSTUMES DE PROMENADE OU DE CHATEAU DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

avec un bracelet et un nœud. Bas de soie noirs et bottines vernies. Chapeau en paille garni de ruban et de fleurs posées en guirlande sous la passe relevée en auréole.

Costume en petit drap ou en coutil à carreaux pour petit garçon de 8 ans. — Culotte serrée au-dessus du genou. Gilet en lainage fauve à longue basque ouverte, pris dans une ceinture en cuir. Jaquette à revers de soie noir, fermée à l'encolure. Parement de la manche et poche en faille noire. Col en toile et cravate noire en tissu rayé. Bas noirs. Bottes vernies. Chapeau canotier.

Costume marin breton en escot bleu. — Culotte froncée et chemise bretonne en lainage bleu, brodée transversa-

lement de soie de couleur, de même que le poignet de la manche froncée. La vareuse marine est froncée au bas, puis retournée en dessous, très ouverte sur la chemise avec un col genre bretelle. Béret marin. Bas bleus et souliers lacés dessus.

Costume en lainage uni et lainage Pompadour. — Jupe en lainage uni plissée derrière et à gauche, et coupée verticalement à droite de trois bandes en surah bleu. Un long corsage est monté à cette jupe et la réunion cachée par une ceinture en pompadour et surah, torsadée sur la hanche et piquée au bas du fichu, où elle forme une coque et un long pan. Collerette plissée et che-

misette en mousseline. Bas bleus. Souliers à boucle. Chapeau bergère en paille d'Italie. Fleurs des champs et ruban.

Robe paysanne en lainage à pastilles. — Jupe froncée à une ceinture à laquelle est monté un long corsage froncé, à encolure décollée dépassée par un tuyauté de mousseline. Même tuyauté à la manche courte relevée dessus. Deux poches sur la jupe qui est dépassée par le bord d'un volant en mousseline monté à l'envers. Chaussures rouges. Souliers à nœud. Chapeau en mousseline plissée, à fond drapé entouré d'un ruban noué devant.

Costume en lainage crème et velours hanneton pour petit garçon de 4 ans et plus. — Jupe plissée verticalement avec une bande de velours au bas; corsage-blouse froncé, col croisé et ouvert, se prolongeant d'un côté jusqu'à la taille. Haut poignet en velours. Une soutache d'or au contour et des boutons dorés. Chapeau en paille assorti au costume.

Explication de la Feuille de Broderies

Tablier d'enfant de 1 à 3 ans. — Broderie au point lancé. Devant du corsage donné en entier. Un côté du dos. Un angle de la jupe du tablier avec les indications nécessaires pour les mesures. Pan brodé de la ceinture. Croquis devant et dos.

Moitié d'un feston écaillé pour mouchoir arrondi.

Bande, broderie Richelieu pour robe, garniture de rideau, de couvre-lit.

Petit feston bouclé pour lingerie.

Petite bande, feston et feuille en broderie anglaise.

M. B. enlacés pour mouchoir.

L. P., broderie gros plein pour mouchoir.

C. P. Trois différentes grandeurs de lettres brodées au point de chaînette, pour mouchoir.

R. D., même broderie.

CAUSERIE

LE SALON



BIEN que le nombre des tableaux reçus au Salon dépasse celui des années précédentes, nous nous en tiendrons, si vous le voulez, chères lectrices, à une seule et rapide promenade. Trop d'intérêts divers réclament et se disputent notre attention de tous côtés; il faut, en certains cas, savoir se borner et choisir. A quoi bon, par exemple, insister sur l'erreur que Bonnat a commise en traitant, sans charme ni légèreté, un sujet rebattu : Daphnis et Chloé, conçu d'une manière bizarre et même choquante, alors que sous le dôme de l'Exposition générale des Beaux-Arts, le même artiste se fait reconnaître, à l'unanimité, pour le plus glorieux représentant de la peinture française contemporaine? A quoi bon, quand on peut admirer au Champ de Mars, dans un régal de couleur somptueux, des portraits parfois dignes de Rubens, bien qu'ils soient signés par Carolus Duran, perdre son temps à condamner, au Palais de l'Industrie, la plus vulgaire des *Bacchantes*, où l'ivresse s'étale réaliste, indécente, sans esprit et sans grandeur? A quoi bon constater, devant le dernier envoi de Cabanel, deux dames assez insignifiantes, l'éclipse relative d'un talent distingué que nous pouvons admirer ailleurs en pleine floraison? A quoi bon enfin, quand les Gérôme du meilleur temps nous rappellent, réunis, tant de succès mérités, injurier d'un éclat de rire cette ménagerie domptée par une espèce de poupée mièvre, clown microscopique, lequel, paraît-il, n'est autre

que l'Amour, disant aux lions, aux tigres, aux léopards, aux ours :

Qui que tu sois, voici ton maître!
Il l'est, le fut ou le doit être?

Certes, les *Hommes du Saint-Office*, tenant conseil, qu'a exposés cette année M. Jean-Paul Laurens, ne sont pas à dédaigner; la figure de Torquemada surtout est saisissante, mais j'aime encore mieux le *François Borgia* et d'autres œuvres plus anciennes; certes il est intéressant de faire connaissance avec l'agréable et intelligente figure de M^{me} Demont-Breton, peinte par son père, mais les *Paysannes* de Jules Breton me semblent néanmoins supérieures à ses portraits; les portraits de M. Cormon ne me font pas davantage oublier son *Cain*, que je suis pressée d'aller revoir; il en est ainsi pour presque tout le reste: l'Exposition générale fait grand tort au Salon. Est-ce à dire que ce Salon soit médiocre? Non, les œuvres audacieuses et fortes n'y manquent pas, malheureusement gâtées souvent par ce parti pris de réalisme ou de symbolisme prétentieux qui sévit dans les arts autant que dans les lettres. Quant à moi, je suis toujours tentée de mettre en première ligne les paysages. Quelques-uns d'entre eux par Français, Bernier, Zuber, Harpignies, Pointelin, etc.: Vosges, Bretagne ou Jura, rives de l'Ellé, bords de l'Essonne, bief d'Amont, plage de la Méditerranée, effets de soir ou de matin, d'automne ou de printemps, prennent place dans notre mémoire et même dans notre cœur,

tandis que tant de grandes *machines*, à nombreuses figures, ne font qu'effleurer nos yeux; s'il m'était donné de choisir, j'aurais vite fait de jeter mon dévolu sur une certaine vallée de l'Isolle, où coule un flot limpide et où les vaches descendent le talus boisé, tandis qu'à travers les branches la lumière du couchant filtre adoucie.

Mais le clou du Salon, direz-vous? Il y a toujours un clou auquel l'attention et le succès s'accrochent. Oui, certes, ce clou existe; nous en rencontrons même plusieurs: 1^o Un curieux tableau d'histoire, par Tattegrain, *Louis XIV aux Dunes*, — le jeune roi visitant un champ de bataille où, depuis huit jours, le sable recouvre lentement des cadavres amoncelés, au-dessus desquels tourbillonnent des nuées de corbeaux. Louis XIV s'avance à cheval dans cette atmosphère corrompue en respirant un bouquet de fleurs; Turenne, penché vers lui, donne des explications; plus loin, la litière de Mazarin est entourée d'une troupe de mendiants. Ce tableau aura pour lui les réalistes séduits par l'odeur du charnier et les poètes ravis par l'effet des rayons du soleil, colorant d'un rose tendre, à l'ouest, le sommet des dunes.

Deuxième clou: *La Teussaint*, de M. Friant, le défilé d'une famille en deuil se rendant au Père-Lachaise, dont les perspectives neigeuses fuient tristement au loin, composition très frappante, très admirée, à laquelle nous ne reprocherons que de trop dépasser les dimensions du tableau de genre, seules permises aux sujets anecdotiques. — Cette faute a été bien souvent commise ailleurs, par Dawant, dont la chaloupe de *Sauvetaille*, entre autres, eût gagné à ne pas dépasser la taille de cette sublime barque de Don Juan, l'un des chefs-d'œuvre de Delacroix. Mais trop d'artistes s'imaginent que la grandeur de l'effet se mesure aux dimensions du cadre. Avant d'en finir avec les clous, gardons-nous d'omettre *La Femme au Vitriol*, de Pelez, sujet d'actualité s'il en fut, traité avec une rare énergie. Le peintre de la misère s'est surpassé, cette année, en peignant, après la misère innocente des enfants, où il était passé maître, la misère criminelle et cependant combien pitoyable de la femme. Méfiez-vous, messieurs les séducteurs! celle-là ne vous fera pas grâce et je défie aucun jury de nos jours, où la justice se double un peu trop parfois de physiologie, je défie tous ceux qu'a gagnés, si peu que ce soit, la théorie dangereuse de l'irresponsabilité, d'oser condamner cette quasi-folle.

Un quatrième clou qui s'impose: *le Journal des Débats*, par Béraud, autour duquel il y a foule; qui ne serait curieux de rencontrer la spirituelle figure féline de Jules Lemaitre, tant admiré le lundi en ses feuilletons, applaudi à l'Odéon, chaque fois que se joue *Révoltée*, écrivain exquis et subtil en prose et en vers; la bonne figure de bourgeois anglais de M. Léon Say; la tête bizarre et si peu mondaine de Weiss; la barbe de fleuve grec de M. Henry Houssaye; le monocle de Bourget, ce dandy pessimiste?... Tous ces messieurs ont une cour, incessamment renouvelée.

Quoi? Il y a moins de monde devant le général Boulanger dans son cabinet de travail? Eh! oui, sa vogue s'éclipse, il n'est plus *lion*, même pour l'Angleterre. Mon Dieu, qu'il a vieilli!

Une mer de la couleur dite jadis Solférino, arrête les rieurs devant *La Sirène* de M. Besnard.

On est ému tout de bon de *Pitié* profonde devant la jeune aveugle de M. Deschamps.

Ah! voici unepage de haute valeur, quoiqu'elle figure parmi celles qui, en trop grand nombre, traitent de l'anatomie et de la vivisection: le *Claude Bernard*, de M. Lhermitte. C'est pour la nouvelle Sorbonne, un édifice qui va décidément servir d'écrin à beaucoup de bonne peinture. Regardez plutôt ce fragment de la décoration de son grand escalier, l'*Ambroise Paré*, de M. Chartron, pratiquant la ligature des artères sur un amputé. Nous sommes dans l'ambulance improvisée en plein air lors du siège de Metz (1853). L'opérateur, absorbé dans sa tâche, n'a pu, hélas, procurer au patient, pareil à un cadavre et dont les poings convulsivement fermés trahissent une si horrible souffrance, le secours du chloroforme. Honneur aux inventions de notre XIX^e siècle! Mais le prêtre est là qui bénit cette torture et des pénitents sont en prière sous leurs cagoules, tandis que, dans le jour terne et grisâtre d'une matinée du Nord, d'autres blessés attendent leur tour. Belle composition qui remplit à elle seule presque tout un côté du salon carré sans que personne s'en plaigne, car la peinture murale permet, exige même ces vastes développements, si peu à leur place, en revanche, dans le tableau démesuré qui fait face: des moines du moyen-âge fuyant une *Invasion*, par M. Chigot.

Encore pour cette Sorbonne privilégiée, l'*Albert-le-Grand* de M. Lerolle, enseignant au couvent de Saint-Jacques, œuvre naïve et forte, pleine de réverie et de simplicité. Le *Rollin*, de M. Flameng, complète très noblement la décoration du grand escalier.

M. Ferrier donne cette année dans l'allégorie: *Les Mères maudissant la guerre*, cette guerre qui nous apparaît bien pathétique à Frœschwiller, où M. Moreau de Tours fait tomber, héroïquement et sans emphase, le colonel de Franchessin, lequel, blessé au pied depuis longtemps, continuait à exciter ses hommes en s'appuyant sur le bras d'un caporal.

Trop de fêtes de la Fédération; l'actualité du centenaire exigeait sans doute cette quantité de grandes toiles vides où se déroule le Champ de Mars, où se dresse l'autel de la Patrie et où Lafayette prête serment au milieu des députés du Tiers, des jeunes vierges en voiles blancs et des citoyens de toute classe emportés par l'enthousiasme.

Autre immensité: le plafond de la salle des mariages à l'hôtel-de-ville de Limoges, par M. Bourgeois: *Les Vertus présidant à l'union des époux*; du côté de l'homme, la Valeur, la Tempérance, la Force; du côté de la femme, la Douceur, l'Innocence, la Chasteté. J'ai remarqué avec plaisir que la Fidélité s'imposait à tous les deux. — M. Glaize a également traité au mètre une décoration de mairie: *La Famille et le Travail* ont de sérieuses et solides qualités, mais que tout cela est ennuyeux! La *Jeanne Hachette*, de Maillart, aussi, avec toutes ces armures, tous ces pans de muraille qui s'écroulent! S'il vous faut absolument des toiles énormes, j'aime mieux vous conduire devant l'*Enterrement d'un chef Indien*, par M. Dodge, qui est original du moins, nous transportant au milieu des Peaux-Rouges, au bord de ces

Costume en foulard gris pâle à fleurettes rouges et vertes, genre 1830. — Sous-jupe en taffetas et seconde jupe en foulard garnie de quatre falbalas découpés en dents. Corsage à draperie croisée froncée aux épaules et légèrement ouvert à l'encolure. Une ceinture en ruban, nouée de côté, soutient un sac-radicule en faille. La manche plate du haut se complète de deux bouillons, dont le premier fait un volant-manchette.

Fichu Marie-Antoinette pour costume de ville et pour



Costume en foulard gris pâle.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

jeune fille. — Se fait en tulle brodé et se met de deux manières. La première montre le fichu n'ayant qu'un pan arrêté à la taille et l'autre bout perdu à la poitrine sous le côté opposé. Un chou en ruban à la taille. La seconde manière vue de dos seulement. Les pans, croisés sur la poitrine, sont noués d'une simple traverse.

Costume d'intérieur en batiste de soie crème et taffetas glacé grenat et rose à semé de fleurettes. — La jupe posée sur un dessous de taffetas rose est faite d'entre-deux de dentelle et de bandes plissées en batiste. Au bas, une haute dentelle en volant. La chemisette, faite de même, est froncée à l'encolure, un peu vague à la



Fichu Marie-Antoinette.
De Mademoiselle Thirion.

taille, où elle se perd dans une ceinture-écharpe en faille rose, frangée dans le bas. La redingote est en taffetas très ouverte sur la guimpe, avec le bas du corsage



Costume en surah pompador.
De Madame Pelletier-Vidal, 47, rue Duphot.



Costume d'intérieur (vu de face).
De Madame Pelletier-Vidal.

échancré en angle et un col-revers en surah rose; le dos s'ouvre sur un plissé éventail en batiste; le bas se serre de plusieurs rangs de fronces et la jupe s'ouvre pour laisser voir celle de batiste et de dentelle. La manche intérieure comme la guimpe, mais les entre-deux placés verticalement et la longue manche magique, en batiste finement plissée, plis repassés pour les bien marquer, mais non tenus, excepté à l'entour-nure.

Costume en surah pompador fond rose ancien et surah uni assortis. — Tablier en uni, froncé en long bouillon terminé d'un volant pompador, monté à tête, cerné de panneaux pompador sur lesquels rabat une dentelle crème; du côté opposé, même dentelle rabattant sur la jupe qui est plissée. Corsage composé d'une guimpe en surah pompador plissée aux deux bords, le milieu bouffant, montée à un empiècement en velours formant pointe. Corset en surah uni, arrondi sous la taille, échancré en pointe à son bord supérieur; se lace derrière. Un gigot à la manche plissée extérieurement jusqu'au coude; là, les plis arrêtés se développent ensuite



Fichu Marie-Antoinette pour jeune fille (dos).

pour former comme un bouillon pris dans un très haut poignet en dentelle. Col droit en dentelle.

Costume en la nage vert pâle et drap blanc, brodé de soie et de fil d'or. — La sous jupe en taffetas avec un tablier en drap blanc légèrement mouvementé par quelques plis



Costume d'intérieur, vu de dos.

et brodé, dans le bas, de soie verte et de fil d'or. De chaque côté s'arrête la jupe de lainage, qui est montée par des plis et dont le bord vertical joue à gauche; à droite, une cordelière à glands en soie blanche, verte, et fil d'or. Le corset en drap brodé, fendu devant, enferme une chemisette en gaze de soie crème montée à un col droit brodé. Velours vert cernant le corset. Ceinture ronde brodée. Bouillon de la manche en lainage vert, serré par un bracelet, lequel le réunit à la man-



Costume en lainage vert pâle et petit drap blanc.
De Madame Gradoz.

che plate qui est en drap blanc avec un bracelet brodé et des boutons extérieurement et intérieurement jusqu'à la saignée.

La manche magique a grande vogue; elle n'est cependant pas commode. Elle se met aussi bien au costume d'intérieur qu'à celui de ville. On la croirait indispensable au pardessus, tant l'on en abuse pour celui de dentelle comme pour celui de simple lainage.

grands fleuves de l'Amérique dont parlaient tant, à tort et à travers, dans leurs élucubrations sentimentales, les hommes de la Révolution. N'importe, on donnerait tout cela pour une œuvre petite par les dimensions, grande par le sentiment comme les *Bretonnes au Pardon*, de Dagnan-Bouveret! Celui-là, si j'étais jury, aurait certes la médaille et plutôt vingt fois qu'une.

Le nouveau membre de l'Institut, M. Henner, n'a pas dérogé; sa tête coupée de jeune martyr est un chef-d'œuvre de sobre coloration. Sa *Madeleine* à genoux est aussi savamment peinte que ses autres *Madeleines*, cependant j'ai enregistré la remarque d'une fillette de sept ans, en extase devant cette jolie sainte: « Pourquoi donc a-t-elle tant de doigts? » Il est certain que les petites mains, jointes et entrelacées, nous montrent tous leurs doigts ensemble d'une façon quelque peu insolite.

M. Le Blant, après quelques défaillances, a pris sa revanche avec une superbe prise d'armes, de chouans bien entendu, qui font bénir leurs faux et leurs fusils. Peut-être, malgré la bénédiction, s'en serviront-ils d'une façon assez cruelle si nous en croyons la composition sanglante qui nous fait assister plus loin au hideux supplice de *Sauveur*.

Les différences d'opinions politiques se manifestent ici comme partout; l'assassinat de l'évêque Audrein, le 28 brumaire, par une douzaine d'hommes vêtus en paysans, qui le font descendre de sa voiture en lui reprochant d'avoir trahi l'Eglise et voté la mort du roi, rentre dans la catégorie des œuvres de combat, mais le réel talent de son auteur, Hippolyte Berteaux, lui prête un intérêt durable. — Voici un sujet, par contre, fait pour nous toucher dans tous les temps, *L'Homme est en mer*, de M^{me} Demont-Breton: une femme qui berce son enfant au coin du feu.

M. Firmin-Girard a quitté le genre semillant et papillotant pour donner le délicat petit tableau intitulé *La Veuve*; puisse-t-il continuer à chercher le succès dans cette voie, après avoir abusé du genre image de modes!

M. Benjamin Constant continue ses études orientales d'une couleur si frappante par le *Jour des Funérailles*... Funérailles étranges plutôt que tristes, celles d'un Marocain couleur de bronze couché au milieu de ses armes, sur les dalles où s'éparpillent des roses, tandis que les femmes de son harem contemplent ce qui fut le maître d'un œil indifférent.

M. Roll est de ces réalistes fougueux dont les audaces effarouchent quelquefois les yeux timides; cette année nous avons le plaisir de pouvoir regarder sans rougir son taureau conduit par un petit paysan et sa prairie où en été une famille correctement vêtue cueille des fleurs. — Raffaelli, le si moderne Raffaelli, s'entend mieux à peindre des buveurs d'absinthe que des jeunes filles. — M. Aimé Perret a mis beaucoup de sentiment dans un tableau de genre qui sous ce titre: *Aveux tardifs*, nous montre deux vieux paysans qui auraient pu être, hélas, Philémon et Baucis, si plus tôt ils avaient su!

Que vous dirai-je de Bouguereau, toujours froidement impeccable? Encore une curieuse idylle de Collin, Daphnis et Chloé, très rustique, dans un grand paysage rempli par leurs troupeaux; je peux

admirer plus franchement un fin portrait de femme signé du même.

M. Hébert est autant que jamais *maladif*, et sa Vierge de la solitude en turban noir manque de simplicité.

M. Rochegrosse, dans le *Bal des Ardents*, nous fait assister au début de la folie du pauvre Charles VI. Je m'arrête à cette page *sensationnelle*, en regrettant d'avoir passé sous silence, faute de place, tant de bonnes choses, quand ce ne seraient que les natures mortes, depuis Desgoffes jusqu'à Bergeret. Je m'étais pourtant promis de vous signaler les jolies roses de M^{lle} Hélène de Lajallet, mais à peine avons-nous le temps de descendre à la sculpture.

Cette seconde partie de l'Exposition est très intéressante. Les Jeanne d'Arc ne contribuent que pour une petite part à son éclat, quoiqu'elles soient en force. M. Fremiet n'a pas très sensiblement modifié la sienne; la longue figure italienne armée de pied en cap que M. Paul Dubois place sur un cheval superbe, n'a qu'une valeur de *métier* pour ainsi dire; elle est svelte avec exagération, mal assise, et l'expression d'extase répandue sur son mince visage a quelque chose de romantique, de théâtral, qui ne satisfait ni ceux qui vénèrent en Jeanne d'Arc la sainte, ni ceux qui se la représentent sous les traits d'une vigoureuse campagnarde lorraine. Il y a deux autres Jeanne d'Arc, celles-là sur le bûcher; après les avoir regardées toutes, je reviens à une conclusion depuis longtemps formulée, qu'aucune Jeanne d'Arc rendue par la peinture ou par la statuaire n'est sans reproche jusqu'ici et que cette personnalité si grande semble défier les artistes de donner une forme visible à l'idée de la patrie si merveilleusement incarnée en elle.

M. Mercié et M. Falguière ont voulu cette année encore briller dans tous les arts. Là-haut nous avions assez vivement critiqué la *Junon* de l'un et admiré la *Vierge noire* de l'autre; ici nous n'avons que des louanges à donner à ces deux grands talents. Du réalisme dont il abuse quelquefois, M. Falguière n'a gardé qu'une dose modérée qui rend simplement piquante et moderne sa figure de la *Musique*, une jeune Muse sans prétention, s'en tenant à la mandoline. Quant à M. Mercié il a été rarement mieux inspiré que pour cette figure saisissante de la *Douleur*, l'une des deux statues destinées au tombeau de Baudry.

M. Chapu a mis toute la pureté habituelle de son style dans le bas-relief qu'il a envoyé avec un beau buste d'homme. — Naturellement il y a un peu de froideur, qui se communique à l'exécution, dans le sujet traité par M. Chatrousse: *L'Histoire inscrivant le Centenaire*. — Au milieu de tous les groupes, de toutes les allégories dédiées à l'époque de la Révolution, l'œil se repose agréablement sur cette jolie impératrice de Russie en grand costume de cour par Gautherin.

Le *Monument* de M^{me} Boucicaut est un fouillis sans intérêt. Celui que M. Louis Carrier-Belleuse a élevé à la mémoire d'un président du Guatemala est par trop immense; les détails intéressants que l'on pourrait y relever se perdent dans les proportions démesurées de la composition.

Notons encore l'envoi de M. Lanson, cette *Fin d'Attila*, d'une exécution à la fois si savante et si hardie; la *Psyché* de M^{me} Bertaux, qui serait délicate si elle ne nous fatiguait pas l'esprit par une énigme inutile : pourquoi, en effet, s'intitule-t-elle au livret *Psyché sous l'empire du mystère*? Le *Vercingétorix* de M. Lenormand, qui a un beau mouvement de défi; l'*Ame Gauloise* de M. Froger, que nous ne nous figurons pas, pour notre part, entourée de soldats qui visiblement hurlent la *Marseillaise*; un soldat blessé, par M. Le Duc; la touchante Virginie, noyée, de M. Lambert; un groupe d'*Agar et Ismaël*, par M. Aizelin, qui a le tort de manquer un peu de grandeur et de couleur biblique; un autre groupe, colossal, celui-là, de M. Icard, *Protection et Avenir*, un peu trop en chair et surtout en muscle; le *François Arago*, d'Oliva, et enfin, ceci à titre de curiosité plutôt que d'œuvre d'art, une statue de M. Henry de Pène, par M^{me} la duchesse d'Uzès, sous le masque Anne Manuela, une personne universelle, qui passe de la politique à l'ébauchoir pour mieux marquer que rien ne lui est étranger.

Nommer les meilleurs bustes entre ceux qui se recommandent par centaines à notre attention serait trop long encore. Je vous indiquerai rapidement : Léon XIII, par Delaporte; Theuriet, par Dalou; Jules Sandeau, par Crauk, qui expose aussi une jolie statue

de la *Vigne* pour la salle des banquets de l'Hôtel de Ville; M. Carnot, par Cougny; M. Henry Maret, par M^{lle} Colombier...

Beaucoup de femmes parmi les exposantes; quelques-unes étonnamment douées de cette qualité de la *vie*, de la fougue même, qui leur est certes moins naturelle que le fini, la grâce, la délicatesse, et qu'un peu légèrement néanmoins on leur avait refusée jusqu'ici. Pourquoi tous ces talents féminins, qui se révèlent aux grandes expositions, ne prêtent-ils pas un peu de renfort à l'exposition des femmes, si déshéritée presque toujours? Peut-être, en cherchant, finirions-nous par trouver que le sentiment de la solidarité, une entente fraternelle du haut en bas de l'échelle, manque jusqu'ici à notre sexe. Il devrait se proposer des progrès de ce côté aussi bien que dans le domaine des arts. M^{me} Carnot a donné l'exemple en confiant le soin de faire son portrait à une femme, M^{lle} Beaury-Sorel. Malheureusement, elle n'en a pas été récompensée, le peintre, qui a fait cependant ses preuves de talent, ayant cru devoir rester dans l'ornière du glacial portrait officiel, sans songer que son modèle avait assez de distinction native pour se dispenser d'une pareille raideur.

T. B.

PENSÉES ET MAXIMES

L'homme heureux a besoin d'amis, non pour son utilité propre, puisqu'il se suffit à lui-même, ni pour sa délectation, puisqu'il la trouve en lui-même, mais pour avoir la possibilité de leur faire du bien, et pour trouver une délectation et un secours dans le bien qu'il leur fait.

(SAINT THOMAS D'AQUIN.)

On ne jouit pas avec bonheur d'un bien, si on ne le partage pas avec quelqu'un.

(SÈNEQUE.)

La Fille du Cacique

(SUITE)

III

Le temps qui suivit fut une époque rayonnante dans la vie de Mariquita. La phrase de Pascal lui revenait souvent à l'esprit « Le bonheur est en Dieu et en nous ! » et elle y ajoutait intérieurement : « ...pas en nous seuls ! »

Elle passait toutes ses après-midi dans l'atelier avec Georges et son père.

Ils causaient longuement, effleurant tous les sujets. Georges abordait souvent avec son père des questions de morale que la jeune fille suivait et saisissait parfaitement; ils parlaient surtout des hautes manifestations de l'art et du rôle généreux que l'artiste sagement inspiré pouvait jouer dans le monde en glo-

rifiant la vertu, en faisant connaître et aimer le Beau, en instruisant par les yeux.

Georges ne prétendait vivre que pour la peinture et ne songer jamais à d'autres joies dans la vie. C'était une âme ardente, passionnée et entière.

Cependant, le tableau fut terminé.

L'œuvre était captivante, absolument originale, les yeux de *La Péruvienne*, merveilleusement réussis, avaient une vitalité extraordinaire.

Mariquita, depuis son admission dans l'atelier de Georges comme poseuse, avait subitement changé de caractère. Elle était devenue d'une amabilité, d'une égalité d'humeur qui charmaient M. Martini.

— L'oiseau sauvage s'est apprivoisé! disait-il à son fils.

Et Perrine, hochant la tête, exprimait, elle aussi, son étonnement devant ses poëmons :

— C'est-y sérieux?... Or dirait que notre négresse devient blanche!

La toile, emballée avec précaution, fut envoyée au Palais de l'Industrie où devait s'assembler le Jury chargé de recevoir les tableaux jugés dignes du Salon. C'est bien un peu une chance ! il y en a tant d'œuvres présentées !

Georges, dès lors, se montra anxieux ; il eut la fièvre de l'attente.

Mariquita passa son temps dans les églises. « Les églises françaises, trop froides, prétendait-elle, où les saints ne sont pas habillés comme en Amérique, où les autels n'ont pas assez de lumières et de fleurs. » N'importe, elle pria Dieu de tout son cœur pour la réussite de son ami Georges. Elle employa ses petites économies à acheter des cierges, se mettant ainsi, pour la première fois, en communauté d'idées avec la vieille Perrine.

Enfin Georges est déclaré admissible !

Le jour du vernissage arrive ; la foule élégante se presse dans les salles du Palais de l'Industrie, côtoyant les artistes-exposants qui jouent l'indifférence. Lui n'est point calme... il a comme un regret retrospectif d'avoir livré sa chère toile aux regards capricieux et souvent peu indulgents du Public.

Qu'en pensera-t-il ce terrible Public ?

Le jeune homme est repris de ses défaillances et de ses craintes. L'insuccès ne l'effraie point précisément ; ce qui le chagrinerait, ce serait d'avoir exposé quelque chose de mauvais après l'avoir cru bon. Cette leçon lui prouverait, en effet, qu'il manque de goût ; ce serait l'anéantissement de ses espérances d'artiste, la fin de ces heures délicieuses où, emporté par le travail, il oublie la terre entière.

Mais ses appréhensions ne sont pas fondées...

La Péruvienne est un des succès les plus éclatants du Salon de Peinture.

Les visiteurs, en entrant, demandent aux gardiens : « Où est la Péruvienne ? »

Les groupes se forment autour ; les dames raffolent de cette créature exotique au regard merveilleux. Déjà les camarades de Georges ont répandu la nouvelle : « Ce sont les yeux d'une petite bossue du Pérou, d'une cholita ! »

La Presse s'empare de cette clef, et brode autour tout un roman.

Georges est médaillé !

M. Martini, tout fier de son fils, n'a jamais été aussi gai depuis la mort de sa femme. Mariquita est triomphante. Perrine elle-même ne peut s'empêcher de retenir les fournisseurs dans sa cuisine pour leur dire que « son petit maître a fait un vrai chef-d'œuvre ».

Le soir de la distribution des récompenses du Salon, une fête intime eut lieu chez M. Martini. On demanda Mariquita en costume national.

Elle ne consentit à mettre que sa manta.

— Il manque la grappe d'orchidées ! s'écria Georges en la voyant.

— C'est vrai, répliqua Mariquita avec mélancolie ; elles sont fanées !

Elles avaient passé, ces étranges fleurs, comme le cher moment où elle les porta.

La jeune fille n'ajouta pas qu'elle les avait posées dans la ouate et mises sous presse dans son gros dictionnaire de Bescherelle.

La réunion fut très animée. Tous les invités se montrèrent pleins de courtoisie et de bonté pour la pauvre cholita, qui oublia peut-être, ce seul soir, ses craintes habituelles, ses méfiances d'infirme.

Elle avait même décroché d'une panoplie, dans le salon, une guitare péruvienne ou *vihuella*, à la grande terreur de Perrine, qui s'écria, en l'apercevant montée sur le dos d'un fauteuil :

— Prenez garde, la Sauvage ! vous allez casser le *Pêcheur Valentin* !

C'est ainsi qu'elle avait coutume d'appeler un superbe exemplaire en bronze du « Chanteur Florentin. »

Mariquita ne se laissa pas déconcerter et apporta sa guitare au milieu du fumoir, une sorte de boudoir orné des fantaisies les plus rares, où se tenaient ce soir-là les invités de M. Martini.

Mariquita avait la voix peu étendue mais phrasait bien ; son organe était net, vibrant, très souple ; elle disait fort originalement la moindre mélodie.

Elle accorda bravement sa *vihuella* et chanta quelques couplets très populaires au Pérou :

Tu dices que no me quieres ;
Porque no me queres di ?
Io dejo de ser querido,
Solo por querer te a ti.

En français :

Tu dis que tu ne m'aimes pas ;
Pourquoi ne m'aimes-tu pas, dis ?
Moi qui me passe d'être aimée,
Seulement pour t'aimer toi !...

On la bissa ; elle se prit à rire et, avec fougue, entonna la seconde strophe :

Quisiera ser como el perro,
Para amar y no sentir,
El perro como es paciente,
Todo se le va en dormir.

Je voudrais être comme le chien,
Pour vivre et ne pas souffrir,
Le chien, comme il est patient,
Oublie tout pendant qu'il dort...

Le soir, au moment du coucher, M. Martini prit la tête de Mariquita dans ses deux mains, et, la regardant affectueusement :

— Tu es bonne, ma fille, dit-il avec émotion. Tu fais la joie de la maison !

La jeune fille, une fois seule dans sa chambre, jeta sa guitare sur son lit, se mit devant l'armoire à glace et se considéra un moment. Puis, arrachant brusquement le châle dont elle s'était entouré la taille, elle s'écria douloureusement :

— Comme je suis fatiguée ! pauvre malheureuse qui joue la comédie pour oublier ses infortunes !...

Elle ne faisait plus d'efforts pour se tenir droite, ni pour dissimuler sa lassitude.

Se rapprochant de plus en plus de la glace, de manière à toucher du front le verre froid, elle se répéta :

— Te voilà telle que tu es, Mariquita !... Telle que Georges t'a représentée sur son album de voyage...

l'autre, la fille aux beaux yeux, c'est le rêve, l'idéal...

Puis, avec un soupir, par suite d'un revirement facile aux natures vives :

La Mariquita du Paradis, peut-être?

Et, sur cette pensée moins amère, elle se laissa tomber au fond d'une bergère que M. Martini avait fait placer là à son intention.

Sur sa table de travail, où les livres et les cahiers gisaient pêle-mêle dans un désordre qui faisait gémir Perrine tous les matins, son regard fut subitement attiré par un écrin en velours bleu, posé bien en évidence.

Elle étendit la main et ouvrit la boîte.

C'était une mignonne montre en or, un bijou de finesse. Son grand désir!

Sous l'écrin se trouvait une carte de M. Martini, avec ces simples mots :

« A Mariquita, de la part de son *padre* et de Georges... »

— Comme ils sont bons! s'écria-t-elle, et moi comme je suis peu patiente, peu digne de leur amitié! Quand donc pourrai-je devenir résignée, n'avoir plus de jalousie au cœur, me conduire en bonne chrétienne enfin?

Tout en réfléchissant, elle défit sa couverture et bouscula la guitare qui tomba sur le plancher en rendant un son lamentable.

Perrine, couchée de l'autre côté de la cloison, s'éveilla à ce bruit insolite et frappa un grand coup de poing contre les lambris.

— Bien sûr qu'elle est somnambule! grommela la vieille femme... Elle danse après minuit!... Zizi bamboula, titi comme ça!... y pleurera demain.

Et elle se remit à ronfler, son bonnet de nuit lui retombant sur le nez.

Quelques jours après, M. Martini reçut une longue lettre du gérant de ses propriétés de l'Equateur. On lui annonçait que ce malheureux pays, trop souvent

bouleversé par les discussions intestines, était sous le coup d'une révolution imminente et on l'invitait fort à venir défendre lui-même les nombreux intérêts qu'il y avait laissés.

Il s'agissait de sauver la fortune qui devait revenir à Georges, l'artiste insouciant, incapable de jamais *gagner sa vie* autrement qu'avec ses pinceaux, bien faible ressource pour un jeune homme accoutumé à une si large aisance.

M. Martini aurait désiré finir ses jours en France, là où sa chère femme l'avait précédé dans la tombe, mais la considération des torts irréparables que cette détermination pouvait causer à son enfant, l'emporta sur ses goûts personnels; il avait pourtant soixante-huit ans bien comptés, et la perspective des fatigues qu'il allait éprouver, en retournant dans cette Amérique où il n'avait gardé que des relations d'affaires, était peu souriante à son âge. Enfin son énergie fit taire ses appréhensions et il apprit du jour au lendemain à sa maison qu'il quitterait Paris dans le plus bref délai pour prendre le paquebot de Bordeaux avec Georges et Mariquita. Perrine était seule admise, parmi tous les domestiques, à suivre son maître.

On fit rapidement les malles; le notaire fut chargé de la vente de l'hôtel et de la liquidation des affaires susceptibles de retenir M. Martini à Paris. Quand cet homme si doux dans ses relations, si calme en apparence, avait pris une résolution, elle devait s'exécuter immédiatement; rien ne pouvait l'arrêter.

Georges était ravi de voir enfin ces pays du soleil dont il entendait parler depuis sa plus tendre enfance.

Mariquita ne se sentait plus de joie. Elle avait bien caressé quelquefois ce rêve doré, mais elle n'y croyait pas. C'était, pour elle, arriver au comble de ses vœux les plus chers!

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Pervenche et Bluet. — 1° Un joli costume en surah, soit vert, soit grenat clair, façon droite. Chapeau de paille assorti avec fleurs. Point de pardessus. — 2° Mes salutations. — 3° Les dimensions ne nous permettent pas de donner un dessin aussi spécial que celui demandé, mais l'on pourrait trouver dans les albums ou les annexes parus, des dessins pour cet emploi. Sur une toile grise, broder, au point de croix, un dessin genre russe. Nous publierons, dans l'album du 15 juin, un dessin de bluets monstres qui pourrait convenir. — 4° Séparer, par une raie allant d'une oreille à l'autre, les cheveux qui doivent frissonner sur le front. Ceux de derrière, les diviser en deux nattes et les remonter en catogan; le haut des nattes, frisé, s'enroulera de côté; des épingles en

écaille, parsemées, maintiendront suffisamment la coiffure.

Madame du T. — Merci de vos aimables compliments. Pour le corset, M^{me} Emma Guéle, 3, place du Théâtre-Français. M^{me} Gradoz, 67, rue de Provence, pour le costume.

Mademoiselle A. — Certes, oui. Le service broché en couleur, avec semé, ne peut que parer encore une table bien servie, surtout à la campagne, même ayant du monde. A la ville, il est réservé pour les diners intimes.

Madame R. — Colliette en gaze plissée, genre pierrot, mais moins haute. Les rubans en flot, en longues attaches, rehaussent élégamment un costume simple.

Les patrons suivants seront donnés en Juin :

Le 4^{er} juin : Patron découpé : Corsage-blouse Empire.

Le 8 juin : Patron découpé : Corsage Directoire.

Le 15 juin : 6^e Album de travaux.

Le 22 juin : Feuille de broderie.

Le 29 juin : Supplément : Meubles en osier drapés, pour vérandah, kiosque, serre.



4858

Coiffure de soirée pour jeune fille exécutée par M. Perrin, 28, faubourg Saint-Honoré.

veux de devant ondes. Deux barrettes en ruban se perdent derrière; on peut les arrêter avec des épingles à cheveux ou les réunir par un caou-chouc qui passerait sous les cheveux.

Fichu milady en gaze crème. — Le poignet de l'encolure est caché par une collerette plissée en gaze. Dessous et de côté, se monte un poignet de moyenne largeur rehaussé d'un premier plissé et caché par un second. Le côté gauche se prolonge au tour de taille, qui est en ruban et fermé par un nœud.

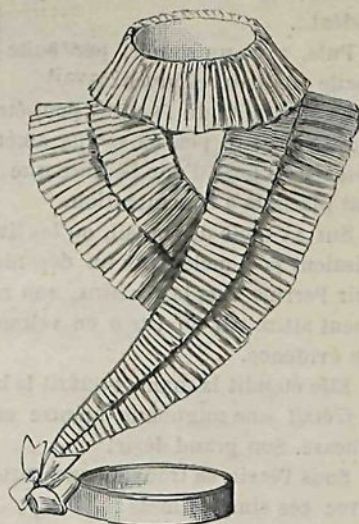
Costume en lainage grenat. — Jupe plissée; à droite, un large pli creux dont le dessus reçoit verticalement trois rubans de moire et trois autres transversalement au-dessus de l'ourlet. Le corsage à très petite basque plissée derrière; le devant dessine la taille à droite, tandis que le côté gauche, qui fournit une grande draperie-tablier, a son bord plissé diagonalement et des rubans de moire qui reproduisent l'ornement du pli; au bord droit, en regard, bouclettes en ruban. Ceinture en moire, genre corselet prenant de la couture du dessous du bras; de la basque tombent des flots de ruban. A la manche ronde cercles de ruban.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4730

Et une Planche de Broderies :

Tablier brodé pour enfant de 1 à 3 ans. — Bande en broderie Richelieu. — Plusieurs festons. — Moitié de mouchoir festonné. — Plusieurs chiffres au point de chaînette.

Coiffure de soirée pour jeune fille. — Pourra se porter à la ville en supprimant le nœud placé devant. Les cheveux séparés par une raie d'une oreille à l'autre, s'ils sont longs, la pointe, serrée dans un ruban, se ramènera, dessous, à la nuque, où tous les cheveux seront serrés dans le ruban. Che-



Fichu milady de M^{lle} Thirion.



Costume en cachemire d'été de Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



Journal des Demoiselles

Modes De Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Vivienne. 48
 Costumes de Fillettes de M^{me} TASKIN. 2. r. de la Michodière - Etiffes en foulard de la C^{ie} DES INDES. 27. r. du 4 Septembre -
 Parfumerie de la M^{me} GUERIN 15. r. de la Paix - Chaussures de la M^{me} KAHN 55 r. Montorgueil -